

PROULX, S. ET KLEIN, A. (DIR.) (2012). *CONNEXIONS : COMMUNICATION NUMÉRIQUE ET LIEN SOCIAL*. NAMUR, BELGIQUE : PRESSES UNIVERSITAIRES DE NAMUR.

Alexandre Laurin
Université de Montréal

Dirigé par Serge Proulx et Annabelle Klein, l'ouvrage *Connexions : Communication numérique et lien social* (2012) réunit « des sociologues et spécialistes de la communication d'une part, et des sociologues des sciences et des techniques, d'autre part » (p. 7). Ce livre fait suite à un colloque scientifique international ayant eu lieu en mai 2010 à l'Université de Namur en Belgique, et ayant pour but de répondre à la « nécessité d'une interdisciplinarité pour aborder les objets sociotechniques » (p. 9). Plaçant la problématique de la communication contemporaine dans un contexte où les « dispositifs socionumériques (Internet, téléphonie mobile intelligente, médias sociaux) se sont imposés dans les relations entre les individus et entre les organisations » (p. 7), les contributeurs désirent « réintroduire la question des processus humains dans leurs dimensions communicationnelles s'articulant aux usages des technologies » (p. 9). En faisant appel à une perspective interdisciplinaire, les auteurs s'intéressent plus spécifiquement à « la problématique de la transformation du lien social et de la construction de nouveaux lieux sociaux à travers des dispositifs techniques de communication humaine » (p. 8-9). L'ouvrage, dans sa présentation du moins, opère une analogie entre les liens sociaux et la réticularité de ces dispositifs « socionumériques », les pensant en tant que *connexions*. Il propose ainsi de répondre au paradoxe suivant : alors que les connexions sociotechniques s'accroissent au sein du corps social, certains constatent un « affaiblissement des liens symboliques significatifs entre les personnes » (p. 7). Selon Proulx et Klein, les réponses offertes par les contributeurs suggèreraient « davantage des mouvements de *transformation des liens* plutôt que d'affaiblissement proprement-dit » (p. 8).

Il est à souligner que la variété des contributions, dans ce livre, laisse entrevoir le défi d'organisation que cet ouvrage a pu représenter pour ses directeurs. Il comporte 20 chapitres divisés en cinq parties organisées par thèmes. Nous nous

limiterons ici à traiter des principes fédérateurs du livre, tout en présentant ses contributions importantes et ses lacunes conceptuelles.

S'écarter du déterminisme et tenter l'interdisciplinarité

La première partie du livre, « *Regards croisés entre sciences de la communication et sociologie des sciences et des techniques* », vise, tel que souligné par Proulx et Klein dans l'introduction, à « synthétiser la question épistémologique de l'articulation de la *sociologie* de la communication et de la sociologie des sciences et des techniques » (p. 9, notre italique). En fait, les auteurs cherchent à « dépasser les oppositions classiques entre technologisme et sociologisme tout en articulant la conception et les usages des dispositifs » de manière « résolument interdisciplinaire » (*Ibid.*). Cette opposition entre les déterminismes techniques et les déterminismes sociaux est abordée directement au quatrième chapitre par George, qui porte davantage son attention sur le déterminisme technique en discutant certains « discours messianiques » (p. 66), dont celui de Pierre Lévy (1997). En argumentant à partir d'une conception *sociotechnique*, George, tout comme les autres contributeurs du livre, cherche à éviter les déterminismes. Ils soutiennent donc la distinction avancée par Proulx dans le premier chapitre entre « mise en évidence d'une *détermination* d'une dimension propre de l'environnement qui affecte le corps social et la posture dite du *déterminisme technique* qui réduit la totalité de l'explication des transformations du social aux effets de la technique » (p. 19). En outre, chaque chapitre de cette partie présente une manière différente de concevoir et de questionner le rapport entre le social et le technique tout en s'écarter des déterminismes : les « médias considérés en tant que dispositifs techniques » (Proulx, p. 17-37), les « infrastructures sociotechniques en train de se faire » (Vinck, p. 39-48), les communautés scientifiques et l'e-science (Dubois, p. 49-64), le contexte socio-économico-politique des usages et des conceptions techniques (George, p. 65-82), et les « dispositifs d'autopublication en réseau » (Klein, p. 83-97). Il est à souligner que, tout en annonçant une variété qui caractérisera la suite de ce livre, ces chapitres laissent difficilement voir l'amorce d'un travail collaboratif.

Cette première partie occupe une place privilégiée dans le livre, car elle sert d'assise à l'articulation épistémologique de l'ouvrage, à savoir la question de l'interdisciplinarité. Il n'est pas impertinent de fonder une réflexion commune basée sur l'interdisciplinarité puisque les rapports aux objets techniques numériques traversent de nombreux contextes et de nombreuses disciplines de différentes manières. Sans vouloir unifier les pratiques de recherches, il peut être pertinent de provoquer des rencontres qui permettent « d'aller au-delà de la spécialisation disciplinaire » (Origgi et Darbellay, 2010, p. 9). Klein, dans le cinquième chapitre, aborde les difficultés d'opérer un « décroisement disciplinaire » à cause des différences dans les concepts, les théories ou les lexiques (p. 83). Elle souligne également que « chacune de ces disciplines¹ est traversée par une multiplicité de courants qui traversent les champs de recherche » (p. 83-84). L'interdisciplinarité, telle qu'elle est conçue dans cet ouvrage, consiste ainsi à « jeter des ponts solides » entre des disciplines en faisant exister « de plus en plus de lieux de porosité entre l'étude des techniques et les études centrées sur l'humain dans ses dimensions communicationnelles » (p. 84). Quoique l'intention soit louable, la question nous semble mal posée dans ce livre puisque, dans les mots de Resweber (1981, p. 50), la « signification épistémologique du terme de discipline » n'a pas été abordée pour fonder l'interdisciplinarité en question. Comme le souligne ailleurs Vinck (2000, p. 63), la discipline « est un point de départ à partir duquel on s'interroge sur les interactions entre disciplines ou sur la nécessité de dépasser la discipline, mais, jamais, cette référence n'est interrogée ». En guise de démonstration, dans le livre *Connexions*, le champ des sciences et des techniques est majoritairement traité en tant que *sociologie*, tandis que celui de la communication est présenté, par Proulx et Klein, de diverses manières : à la fois en tant que sociologie et expertise – « sociologues et spécialistes de la communication » (p. 7) – qu'en tant que sciences regroupées autour d'un objet commun – « sciences de la communication » (p. 9). Le concept d'interdisciplinarité étant polysémique, il aurait été essentiel que les directeurs de l'ouvrage se positionnent face à la disciplinarité elle-même. Ont-ils, par exemple, en suivant la catégorisation de Salter et Hearn (1996, p. 29-37), une vision « instrumentale » de l'interdisciplinarité (visant à

¹ Elle ne les nomme pas.

aller chercher des spécialités propres à d'autres disciplines tout en préservant leur intégrité respective) ou plutôt une vision « conceptuelle » de l'interdisciplinarité (cherchant à l'abolir)?

En maintenant cette ambiguïté autour de la recherche « en communication », Proulx et Klein présentent d'un côté une pluralisation de ses fondements et de ses approches, alors que de l'autre, ils proposent *une définition implicite*² du travail de recherche sur les objets techniques en communication *ayant une forte tangente sociologique*. Devons-nous concevoir la recherche en communication comme une science, un domaine d'étude ou d'expertise, une école ou encore une discipline³ (*sociologique*)? Si on en croit les positions de Martino (2003), les chercheurs de la communication auraient encore à synthétiser leurs définitions et à poser leurs fondations, bref à s'unifier pour se positionner en tant que discipline. Il reste donc à savoir quelles sont les particularités « disciplinaires » propres à chacune des deux « sociologies »⁴ présentées par les contributeurs. Trois des cinq chapitres de cette première partie du livre présentent des éléments de réponse. Tout d'abord Proulx, qui désire positionner la « sociologie de la communication au prisme des études sur la science et la technique » (p. 17), retrace, en deux pages, « la trajectoire » de « la sociologie de la communication » (de l'école de Columbia aux *Internet studies*) en soulignant brièvement sa propre interdisciplinarité, sans toutefois la problématiser (p. 28-29). De son côté, Vinck (p. 39-48) présente, dans une excellente vulgarisation, les développements de la sociologie des sciences depuis sa fondation par Merton (1973) jusqu'à nos jours. Il accorde un intérêt particulier aux rôles des infrastructures TIC au sein de l'étude de la sociologie des sciences depuis les années 1970. Enfin, Dubois (p. 49-64) traite de l'*e-science* – les infrastructures numériques servant au travail scientifique – en explicitant les « quatre dimensions principales dans l'analyse de la communication scientifique par la tradition mertonienne en sociologie des

² Puisqu'elle s'articule *dans* l'opérationnalisation des textes publiés.

³ Il est à noter que le terme discipline est communément réservé à des champs d'études bien établis (tels que l'anthropologie, l'histoire et la philosophie). Ni les STS ni la communication ne sont considérés comme des disciplines par l'*International encyclopedia of social and behavioral sciences* (IESBS) (Jasanoff, 2010, p. 191).

⁴ Sociologie de la communication et sociologie des sciences et des techniques.

sciences » (p. 50). Malgré ces efforts, les assises théoriques, méthodologiques et conceptuelles de cette partie ne sont pas suffisantes pour bien distinguer les subtilités propres aux deux sociologies (qui traitent chacune, dans certaines mesures, de communication, de science et de technique). Il semble en fait que ce ne soit pas tant les épistémologies des deux « sociologies » qui soient articulées à travers ces cinq chapitres que l'opposition entre le « social » et le « technique » telle que traitée dans la sociologie de la communication et la sociologie de la science. Bref, l'interdisciplinarité proposée présente plutôt un panorama de positions théoriquement informées par les « disciplines » respectives de chaque auteur qui se *côtoient* dans la même partie de l'ouvrage.

Des contributions de l'ouvrage

Malgré nos déceptions quant aux efforts interdisciplinaires de cet ouvrage, plusieurs contributions proposées dans *Connexions : communication numérique et lien social* sont d'intérêt pour les chercheurs en communication. La multiplicité de sujets traités permet d'en apprendre davantage sur diverses facettes de la communication numérique quant aux particularités du contexte actuel. En effet, la plus grande qualité de ce livre est de mobiliser plusieurs cas pertinents qui répondent à de réels écarts de connaissances. L'originalité de la majorité des textes dans la théorisation de leur objet est particulièrement à souligner.

Vanholsbeeck (p. 119-134), par exemple, s'intéresse aux effets du libre accès des textes scientifiques en ligne. Plus spécifiquement, il cherche à dresser une « typologie des effets pragmatico-relationnels » de cette numérisation (p. 120) en présentant les différentes relations et interactions (humaines et techniques) qui agissent sur les contextes textuels. À la lecture, il ne fait aucun doute que certaines innovations sociotechniques liées au libre accès ont entraîné une « véritable réinvention des modalités de participation à la communication scientifique » (*Idem*). Il démontre clairement les nombreux effets du dépôt numérique de textes scientifiques, en caractérisant efficacement leurs différentes modalités. Soulignons également le texte de Millette (p. 135-148) qui traite de *podcasting* indépendant, une pratique de production et de

diffusion « hors des cadres institutionnels et professionnels » d'un « contenu sonore hybride où se mêlent divers genres » (pp. 137-138). Elle définit le *podcasting* comme un « usage contributif d'Internet » en ce sens qu'il y a à la fois « appropriation », « pratique significative » et « mobilisation de compétences spécifiques » de la part des *podcasters* (p. 138). En analysant habilement les particularités de ce mode de communication, Millette démontre comment le *podcaster* est « marqué par des tensions entre l'énonciation de soi et une ouverture vers l'auditeur qui donne lieu à une production de soi complexe » articulée par la reconnaissance sociale (p. 145). Par ailleurs, Couture (p. 169-184) propose une analyse singulière de la performativité du code informatique dans son rapport à l'activité d'écrire qui le constitue. En mobilisant une littérature qui théorise la performativité des écrits juridiques, il analyse les règles, les conventions et les autorisations propres au logiciel à code source ouvert *Symfony* pour comprendre « comment le code source [...] peut conserver la stabilité nécessaire à sa force performative » malgré les nombreuses versions et modifications qui circulent pour le constituer (p. 176).

Deux autres chapitres méritent d'être soulignés pour leurs efforts de problématisation conceptuelle. Tout d'abord, en utilisant Facebook comme exemple visuel, Stenger et Coutant (p. 213-235) problématisent le concept d'ami sur les réseaux socionumériques (RSN) en dressant une typologie très réfléchie – formée de huit types « d'amis ». Leur conceptualisation très soignée qui distingue, entre autres, « les réseau social [sic] d'un individu et son réseau socionumérique » (p. 222) permet de questionner de possibles idéologies communicationnelles quant aux effets des réseaux numériques sur la sociabilité. Finalement, Jauréguiberry (p. 335-350) traite d'une catégorie « par défaut » (p. 335) qui se retrouve dans le sillage de la sociologie de la diffusion des innovations : le non-usage. Sa conceptualisation lui permet à la fois de remettre en cause la pensée téléologique de la fracture numérique – où « les TIC sont synonymes de progrès » (p. 339) – et de repenser l'usage même, là où des inégalités persistent autant dans les compétences que dans les inégalités sociales préexistantes. Les non-usages sont finalement repensés par rapport à leur « frontière [...] poreuse » à l'usage (p. 342) par la catégorie plus spécifique, et « jamais conceptualisée et étudiée en tant que telle », des « non-usages

volontaires » (p. 343). Jauréguiberry montre que les non-usagers sont souvent d'importants usagers qui se déconnectent après avoir succombé à une saturation d'informations. Ceux-ci échappent aux conceptions classiques des usages technologiques qui traitent plutôt le non-usage comme un vide à conquérir dans le marché.

Une conceptualisation incomplète : la communication numérique

Après avoir lu la dernière ligne de cet ouvrage codirigé, nous sommes inmanquablement ramenés à questionner l'articulation de ses concepts centraux, concepts qui sont *communs* au sein des recherches en communication. Nous retournons donc autant au titre *Connexions : Communication numérique et lien social*, qu'à son introduction, cosignée par Klein et Proulx (p. 5-13), « Les individus connectés communiquent-ils encore ? ». Bien qu'il y ait une bonne variété d'activités communicationnelles présentée dans le livre, il reste difficile de bien comprendre l'objet de la question lancée en introduction. Ainsi, les concepts centraux de communication et de connexion se trouvent, au final, insuffisamment ancrés, définis et présentés. Le cas du concept de communication reste le plus représentatif.

La première définition conceptuelle d'un mode de communication que l'on peut trouver dans cet ouvrage provient du premier chapitre (après l'introduction) qui est défendu par Proulx (p. 17-37). Un mode de communication, selon sa définition, est « la manière spécifique dont les individus entrent en relation (*rappports sociaux de communication*) dans un contexte où un certain type *d'infrastructures de communication* domine plus particulièrement (oralité, écriture, imprimé, audiovisuel ou numérique) » (*Idem*, p. 23, notre italique). Il ne faut pas accorder à cette définition la charge de représenter tout l'ouvrage, mais étant la première et provenant d'un des directeurs de l'ouvrage, sa pertinence est évidente pour la discussion du livre. Très sommairement, on peut résumer qu'un mode de communication est considéré en tant que *fonctionnalité de* (d'une infrastructure, d'un moyen, d'un rapport social). Ainsi, un mode de communication serait un certain type de « rapport social de communication » via un moyen de communication (*Ibid.*). Il

semble important de questionner une telle définition de la communication alors qu'elle s'établit de manière tautologique. Rappelons-nous que l'objet de cet ouvrage, les « processus humains dans leurs dimensions communicationnelles s'articulant aux usages des technologies » (p. 9), est certes partagé au sein du domaine des recherches en communication, mais n'appartient pas uniquement aux sociologues de la communication. Par conséquent, une définition constructive – qui permet d'ériger un sens commun – est essentielle. Comment penser la communication si elle est toujours encore considérée uniquement comme l'adjectif d'un propre? En d'autres mots, comment comprendre ce qu'est la communication sans en attribuer la fonction à un moyen, à un acte ou à un rapport considéré tautologiquement « de communication »? Le défi serait-il de comprendre ce qu'est la communication en caractérisant le caractère « communicationnel » là où il existe?

Il en va de même pour la conceptualisation de la connectivité numérique. D'une partie à l'autre, nous passons des « univers numériques » (partie 2) aux « dispositifs sociotechniques » (partie 3), puis aux « réseaux socationumériques »⁵ (partie 4) pour finir avec l'usage et la conception de « dispositifs » (partie 5). Bien qu'il n'y ait pas – et ne devrait pas y avoir – une seule façon synthétisée ou unifiée de parler des objets, des sujets et des relations qui sont analysés, il semble qu'il y ait un besoin criant de problématiser leur supposée cohérence. Quelles sont, par exemple, les différences entre « l'univers numérique » et « le monde en ligne » (p. 5)? Comment peut-on parler des « médias numériques » (p. 6) – et des *connexions* numériques – de façon productive et empiriquement juste? Il semble que la complexité des phénomènes étudiés dans le contexte actuel de prolifération des technologies et des connexions numériques ne permette pas de conceptualiser facilement les différentes manifestations du sociotechnique – et tout ce qui se trouve entre, avec et autour.

Finalement, ce qui frappe, en observant les prétentions issues de la présentation de ce livre intitulé *Connexions*, c'est que ses assises conceptuelles et théoriques de la communication « numérique » sont insuffisantes pour bien distinguer en

⁵ Les réseaux socationumériques restent, conceptuellement, les mieux défendus de l'ouvrage dans le chapitre de Stenger et Coutant (p. 216-217).

subtilité les caractéristiques de « ce monde aujourd’hui truffé de connexions » (*Ibid.*). Comment peut-on, en effet, penser (en tant que chercheur de la communication) les similitudes et les différences conceptuelles, théoriques et méthodologiques entre les liens sociaux et les dispositifs techniques en réseaux, *en tant que connexions*? Cet ouvrage aurait gagné à discuter davantage des fondations qui sont mises au travail dans cette collaboration interdisciplinaire afin de clairement identifier les bases, les lacunes et les avantages des approches sociologiques proposées. Bref, malgré la qualité individuelle de ses contributions, le plus grand problème avec lequel *Connexions : communication numérique et lien social* nous laisse est de réussir à aborder les différentes facettes du sociotechnique – peu importe notre « discipline » de départ – tout en réussissant à enrichir nos conceptualisations afin de bien répondre aux écarts de connaissances issus de la complexité du monde actuel.

Référence

Jasanoff, S. (2010). A field of its own: the emergence of science and technology studies. Dans R. Froderman, J. T. Klein et C. Mitcham (dir.), *Oxford Handbook of Interdisciplinarity* (p. 191-205). New York : Oxford University Press.

Lévy, P. (1997). La cyberculture en question : critique de la critique, *La revue du MAUSS*, 9, 11-126.

Martino, L. C. (2003). Epistémologie de la Communication : scepticisme et Inteligibilité du savoir Communicationnel, *Les Enjeux de l’information et de la communication, 2003*. Grenoble, France : Groupe de recherche sur les enjeux de la communication (GRESEC), Université Stendhal-Grenoble 3. Récupéré du site de la revue le 18 janvier 2013 : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2003/Martino/Martino.pdf

Merton, R. (1973). The Normative Structure of Science. Dans R. Merton, *The Sociology of Science* (p. 267-278). Chicago : University of Chicago Press. (Article original publié en 1942 sous le titre Science and Technology in a Democratic Order, *Journal of Legal and Political Sociology*, 1, 115-126).

Origgi, G. et Darbellay, F. (dir.) (2010). *Repenser l'interdisciplinarité*. Genève, Suisse : Éditions Slatkine.

Proulx, S. et Klein, A. (dir.) (2012). *Connexions : communication numérique et lien social*. Namur, Belgique : Presses Universitaires de Namur.

Resweber, J.-P. (1981). *La méthode interdisciplinaire*. Paris, France : Presses universitaires de France.

Salter, L., et Hearn, A. (dir.) (1996). *Outside the lines issues in interdisciplinary research*. Montréal, Canada : McGill-Queen's University Press.

Vinck, D. (2000). *Pratiques de l'interdisciplinarité : mutations des sciences, de l'industrie et de l'enseignement*. Grenoble, France : Presses Universitaires de Grenoble.